

LES POISONS

I

Il y a deux millions d'années, beaucoup d'espèces marines sensibles aux rayons ultraviolets disparurent sans descendance. Dans les couches sédimentaires qui encadrent cet accident, les fossiles-types changent brusquement : telle race, qui, jusqu'alors, avait dominé sans partage, s'étant éteinte, la place fut reprise par d'autres qui se développèrent et se répandirent, jusqu'à ce que l'une d'elles écrasât les concurrentes et s'emparât du trône abandonné.

C'est, dans la transition Pliocène-Pléistocène, la transmission du sceptre d'une espèce à l'autre, jusque chez les Vertébrés, jusque sur la terre ferme. Dans les couches sédimentaires contemporaines de l'accident, l'apparition d'un isotope du fer porta les soupçons vers le ciel : ^{60}Fe naît dans les explosions stellaires. Apparemment, une supernova particulièrement proche avait semé la mort. Voilà ce qui pourrait s'être passé :

Un jour, un immense nuage de matière croisa dans les parages de notre minuscule Soleil. Il s'approcha, illuminé d'éclairs brefs. Il frôla notre domaine il y a cinq millions d'années, et puis s'enfuit, crachant des étincelles. L'une d'elles, il y a deux millions d'années, était cette supernova qui ramassa les cartes et les rebattit pour une nouvelle donne.

Dans le nuage, la matière s'agglutinait pour former des étoiles géantes à la vie courte, qui explosaient, disséminant leurs atomes pour un nouveau cycle. Fort heureusement, aucune étoile ne sauta à proximité immédiate du Soleil, sinon, tout le monde aurait été cuit, et il n'y aurait pas eu de Primates pour faire les malins et s'imaginer être les maîtres.

Où est le nuage, aujourd'hui ? Il s'en va, bon voyage, en route vers le Scorpion et Centaurus ; en toute logique et sans chercher plus loin, on l'a baptisé le Sco-Cen. Il clignote toujours comme une enseigne de foire, mais, d'un point de vue humain, une immensité de temps sépare deux éclairs. Seule trace de cette violence d'il y a deux millions d'années, une bulle de fumée brûlante dans laquelle nous rôdons encore, tandis que messire est déjà loin.

Et voici qu'après tous ces millénaires passés à somnoler, la vie terrienne va être rebattue... Car il va y avoir un coup de soleil !

État des lieux juste avant l'arrivée des premiers photons de SN2033b dans la stratosphère : les réserves en dioxygène sont basses à très basses, mais on le sait ; à quoi bon le dire ? Le combat pour la réduction des gaz à effet de serre ne permet absolument pas d'inverser les tendances, à peine les freine-t-il. La croissance, l'avidité, la cruciale nécessité de gérer des actionnaires toujours plus hargneux et des foules toujours plus vastes relègue le combat contre la chaleur dans les domaines des regrets impuissants, si tant est qu'on s'en inquiète. Il faut bosser plus, il faut produire plus, il faut manger plus, et il faut aussi se chauffer et se refroidir.

De trop vastes équilibres ont été dérangés pour que les petites actions humaines puissent maintenant les empêcher de se défaire : quand des gens déracinent un gros rocher, il tombe, alors ; et vous aurez beau, ensuite, vouloir le retenir avec une centaine ou un millier de crics, le rocher roulera, et écrasera les crics. De même, quand un océan a décidé de crever, on aura beau faire, il ne se réveillera pas.

On manque d'air. Le renouvellement se fait mal, car les mers souffrent d'anoxie. Dans un corps sanguin, cela signifie qu'il manque d'oxygène ; dans la mer, ce phénomène s'accompagne souvent d'une surdose en gaz carbonique, qui augmente l'acidité de l'eau, la rendant impropre à la survie des espèces les plus fragiles, dont certaines algues productrices, devinez quoi, d'oxygène...

Ce n'est pas forcément un cercle vicieux, mais les impacts se chevauchent : plus d'acide, donc moins d'algues à tests calcaires, et moins de photosynthèse dans les eaux libres ; plus d'acide, donc moins de poissons et de coquillages brouteurs d'herbes, remontées des hydrates de méthane en corrélation avec l'élévation de la température jusqu'au fond des abysses (les courants plongent, parfois, et s'en vont réchauffer ces mornes fosses).

Déséquilibres, extinctions en masse des végétaux ; avec, pour effets immédiats, la destruction des substrats, l'accélération de l'envasement des fonds océaniques, un dégazage accru de CO₂, encore plus de fuites de méthane en provenance des vases, et une baisse, là encore, de la photosynthèse... Résultats : moins d'air à respirer, et une chaleur de four.

Les océans s'asphyxient, et les terres cherchent de l'air : mauvaise pioche. La déforestation, les incendies à répétition mettent à nu la roche, qui s'oxyde, c'est à dire qu'elle piège les atomes d'oxygène de l'air jusqu'à saturation. On n'avait pas besoin de ça. La roche se patine, devient rouille, noire, grise : voyez, à ce sujet, les ossements des montagnes qui dominent les calanques près de Marseille, voyez presque tout Madagascar, voyez tout le Sinaï, voyez le Maroc, l'Andalousie, le Liban, la Californie, l'Australie, l'Arabie, voyez la Chine.

Moins de dioxygène, moins d'ozone ; ce dernier est issu en grande partie du premier. Si l'on se rappelle que la combustion, certains aérosols et tous les volcans dégagent des molécules qui détruisent cette fameuse couche qui n'en demandait pas tant, on comprend vite qu'une planète industrialisée, arrivée aux limites de sa résistance, aux plaques tectoniques en bonne santé, soumise régulièrement à des éruptions solaires, sillonnée d'avions, perdue de guerres, confite dans des pollutions en tout genre, déboisée et nappée d'océans subclaquants, n'attende plus que le voile photonique léger mais virulent d'une lointaine explosion stellaire pour abandonner la partie. La cerise sur le gâteau, ou, comme on dit : la dernière goutte.

Il y avait eu beaucoup de dernières gouttes depuis l'an 2000, et c'était maintenant l'heure fatidique. Le bon Dieu, à la barbe scintillante d'étoiles, tendant un gigantesque tentacule à travers l'espace, présentait la facture.

II

Dans la nuit Persique, quelques heures avant l'aube, une lumière plus brillante que la Lune se leva au-dessus de l'est. Ça venait du Pakistan, ou peut-être de l'Inde. Rares étaient les personnes qui savaient exactement ce qui allait se passer ; plus nombreuses étaient celles qui comprirent qu'elles regardaient une étoile, sans trop savoir de quoi il retournait ; mais innombrables furent celles qui ne savaient rien, et qui songèrent, quand elles virent le phénomène, que se levait un nouveau conflit entre deux États ennemis, et qu'on y utilisait une arme à trajectoire orbitale. Ceci dit, dans les déserts, où l'on est facilement astronome, on sut très rapidement qu'un astre venait d'exploser, et que c'était Bételgeuse, l'Épaule du géant, qui mourait. Bientôt, elle n'ornerait plus les nuits.

Les animaux sont sensibles à la venue des catastrophes ; ils fuient les tsunamis, ils sentent l'arrivée d'un séisme, et l'on raconte – mais comment le prouver ? – qu'ils pressentent même des phénomènes très brefs, comme l'arrivée d'une salve de missiles. Des chiens filèrent s'abriter ; des chameaux s'agitèrent et ne se calmèrent point. L'astre rageait, plus brillant que le feu d'atterrissage d'un long courrier, avec lequel on le confondit parfois quelques instants. Immobile, piquée sur la voûte, aussi moche et obstinée qu'un phare de police dans un camp de rétention, l'étoile Absinthe inondait la terre de sa lumière crue, et lui annonçait la fin de ce temps.

Tous les engins disponibles la visèrent. Douze satellites burent sa lumière. On supputa les divers pourcentages d'UV ; on établit des graphiques. Trois simulations revenaient sans cesse dans les discussions : elles proposaient trois oracles différents, l'un grave mais supportable, les deux autres allant de très critique à hautement déprimant. Une chance sur trois pour que la moitié des champs de céréales ne passent pas le mois ; trois chances sur trois pour se manger de plein fouet une cascade de mutations chez les insectes ravageurs ; deux chances sur trois de voir disparaître, en quelques décennies, la quasi-totalité des algues productrices d'oxygène, celles qui avaient survécu à l'acidification de la soupe océanique.

Quand le spectre de l'étoile fut décortiqué, on comprit partout que les civilisations humaines allaient, au mieux, se prendre une baffe mémorable. Et de fait, ce qui restait du bouclier d'ozone ne résista pas douze heures.

Donc !

Quand les gens se réveillèrent et qu'ils allumèrent la radio, la télé, leurs mobiles et tous leurs binious ultramodernes, trois titres se partagèrent la hune, ou Une. Le premier, international, était comme il se doit une nouvelle offre d'abonnement global eau-transports-énergies-communications-assurances. Le second titre, national, concernait des grèves, des attentats, une guerre, un déraillement, un braquage ou une prise d'otages. Le dernier était l'Étoile, avec le scénario moyennement pire, commenté par l'expert traditionnel qui, partout, ne put s'empêcher d'en rajouter une louche bien poivrée pour en faire une horreur cauchemardesque très vendeuse, et par conséquent truffée de pubs. Il y eut, sur toutes les chaînes et sans concertation, haute surenchère dans le sordide, avec invasion de spots *alla salsa parata* : pour du para-militaire, du para-médical, du para-soleil, du para-crash boursier.

Les stations d'info continue infligèrent à leurs spectateurs un jet hallucinant d'abominations, qui toutes, comble du sadisme, furent débitées sur le ton habituel, à la fois monocorde blasé et vaguement stressé, que requièrent les nouvelles sérieuses en provenance du front de la folie internationale ; le tout secondé par l'arrière plan sonore qui sert généralement d'exhausteur dramatique à cette quotidienne choucroute. Le résultat fut à la hauteur du traitement.

En Italie, quatre-vingt mille tasses de café filèrent contre le mur, ou par la fenêtre directement. En France, trente-six mille croissants industriels furent sauvagement réduits en bouillie par des consommateurs armés d'un couteau à beurre ou d'une petite cuillère ; et sept mille furent piétinés. Huit-cents chiens reçurent un pot de confiture de fraises à la figure, parce qu'ils ne se taisaient pas. Et je ne parle pas des petits enfants, que les infos laissent ordinairement de marbre mais pas muets.

Ce fut horrible. Les gens partirent au bureau dans un état de nerfs explosif ; les embouteillages furent encore plus hargneux que d'habitude. À Paris, 15% des conducteurs grillèrent systématiquement tous les feux rouges, 24% roulèrent sur les trottoirs au moins une fois par kilomètre, et personne ne mit d'argent dans les parcmètres. Au bout du compte, on ne travailla pas beaucoup. On fuma même dans les bureaux ! C'était la fin du monde.

Donc !...

Tandis que les dernières barrières d'O₃ succombaient sous la caresse venue du passé, les peuples fort mal réveillés se ruèrent sur leurs téléphones, calculatrices, cartes à puces, télécommandes ou lunettes de soleil interactives, pour insulter de la belle manière leurs gouvernements qui n'avaient rien prévu, rien vu, ni rien voulu voir, tandis qu'ils avaient tout laissé faire.

Les syndicats, les journalistes indépendants, les ONG complotèrent, allant aux sources chercher des renseignements chiffrés et solides, tandis que les télévisions privées et gouvernementales se contentaient d'exhiber leurs experts, dont le blabla passait de plus en plus pour un joli fumigène qui ne veut rien dire.

Huit heures plus tard, il devint manifeste que la punition serait d'une envergure à laisser des traces dans les roches, et qu'on ne pourrait compter sur les océans pour sauver le coup. Résultat fort affligeant : les Bibles, les Corans, tous les Livres Sacrés giclèrent de leurs étuis, et des tas de gens commencèrent à les éplucher ligne à ligne, tout en se bourrant consciencieusement la citrouille avec ce qu'ils avaient en réserve, que cela fût licite ou pas : alcools forts, herbes sauvages, pâtés végétaux, petites boules roses. Après tout, Dieu n'a jamais rien dit contre le chlorhydrate de fluoxétine (C₁₇H₁₈F₃NO₂·HCl), la buprénorphine (C₂₉H₄₁NO₄), ou l'alcool de patates vieilles (Moral₇₉Foi₁₈Soif₂₀₀).

Au bout d'une journée, tout avait été compris, pesé, et jugé. Des dizaines de milliers de personnes, sans chercher un seul instant à fabriquer des banderoles, sortirent dans les rues avec pour unique but de lyncher des ministres, des présidents, des grands patrons ; lesquels personnages étaient malheureusement déjà bien trop à l'abri, les organes de commandement ayant été transférés fissa dans des sanctuaires insonorisés et purs, gardés par des milices magnifiquement équipées. Pour donner le change et occuper les foules en colère, des armées furent détournées de leurs objectifs militaires (villages de

cultivateurs, troupeaux de chèvres à valeur stratégique, étudiants rebelles, pêcheurs terroristes) et redirigées :

a) sur les villes, et surtout

b) sur les bidonvilles, où la police tapait déjà à s'en gripper les coudes.

Cependant, partout, les alarmes des scientifiques semaient la panique ; d'heure en heure, on avait suivi le combat désespéré de l'ozone ; d'heure en heure, les indices d'agressivité de la lumière avaient franchi toutes les barrières du concevable. Bientôt, il eût fallu, dit-on, s'équiper de scaphandres pour circuler dans les rues ; c'était sans doute un peu exagéré, mais cette parole prit, comme prend du ciment. Les masses s'enragèrent de plus belle, à voir qu'elles risquaient peut-être la mort à tourner ainsi dans les rues sous un soleil que plus rien n'arrêtait. Les policiers, en face, avaient des casques, au moins...

Alors comme ça, non seulement la planète était brûlante ; non seulement la mer montait, les gens reculaient et l'immobilier côtier faisait des bulles dans la vase ; non seulement l'air était irrespirable jusqu'au fond des montagnes ; mais encore la couche d'ozone, dont tout le monde pensait qu'elle avait été sauvée *in extremis* il y a quelque temps, était morte en un instant !?

Écœurées par cette pensée, qui venait après tant d'autres humiliations, les populations des pays développés la prirent entre leurs mains crochues et la pétrirent avec rage pour aboutir à ce constat peu esthétique mais tout simple : les pollueurs sont des sales enfoirés d'assassins, ils sont la cause de notre malheur ! De plus, et alors là, rage absolue : les pollueurs ne sont jamais les payeurs. *Sauf les petits*, selon la règle bien connue des six P : petits pollueurs, petits porteurs, petits pigeons.

Les quelques insensés qui allèrent en criant : nous sommes aussi les pollueurs, nous sommes aussi les assassins, furent, et c'est une grande première, complètement ignorés... Du reste, c'est un peu facile d'accuser toujours les mêmes : un orateur, sur le thème de « nous sommes tous de vilains coupables », oublie très opportunément de rendre hommage à ceux qui n'ont jamais voulu l'être, et les met dans le sac commun, pour ne pas avoir à leur reconnaître une certaine sagacité, ou peut-être même, allez savoir, de l'honnêteté ?

Eh oui, en ce jour-là, plus rien ne passa. Ni discours, ni sermons d'autoflagellations, c'est vous dire ! Les gens, en Occident tout du moins, en avaient vraiment marre et ne croyaient plus à rien. En Asie aussi, du reste ; des émeutes monstres ensanglantèrent Beijing, Shanghai, Hong Kong, Jakarta.

Les poisons s'infiltraient.

Les scientifiques, gros benêts qui s'en tenaient aux faits, ne furent plus invités à s'exprimer que pour rajouter de l'huile sur le feu, par le moyen de questions biaisées auxquelles ils furent bien obligés de répondre en citant des exemples. Puis, dès que l'un d'eux allait émettre un « mais » potentiellement modérateur, on lui coupait la parole, selon l'ordinaire coutume qui veut qu'un invité ne puisse placer six mots ni terminer une phrase, et, ramassant son discours inachevé en une formule bien sentie, accusatrice, efficace et réductrice, on la collait sous son portrait. Professeur Machin : *plus que trois mois à respirer !* Et le professeur Machin découvrait ça le lendemain devant la machine à café du couloir B. Mais de toute façon, qui, dans cette tourmente, aurait pris la peine de lire un article *de fond*, du genre avec des phrases dedans ?

Yaka yaka, et c'est la faute à... La faute à, justement, ne pouvait venir que de ceux qui, année après année, avaient toujours refusé de s'amender et de changer leurs habitudes : c'est à dire, n'ayons pas honte de l'articuler tout haut, tous ces pouilleux de pays émergents, en bloc et sans détail, et n'oublions pas aussi les Amerloques. Lesdits pays émergents rejetèrent, en bloc toujours, la faute sur les Occidentaux, Japonais et Coréens y compris, avec une mention spéciale, ici encore, pour les Américains, et les Juifs (ça doit vouloir dire Israël)...

Pour prendre un exemple entre la petite centaine de cas qui fleurirent ce jour-là, le Bangladesh, qui avait les genoux dans l'eau depuis douze ans, hurla soudain après l'Europe industrielle, qui n'était pourtant plus qu'un mythe. Il gueula aussi après l'Inde et la Chine, mais plus poliment, car ils étaient plus près, et plus susceptibles : aussi l'on réserva prudemment le gros des malédictions aux États calmes, et à ceux qui s'en foutaient d'être maudits.

La cacophonie fut bientôt complète, et l'on commença à entendre des choses passablement délirantes : on ressortit cette vieille histoire d'essais nucléaires en Polynésie et en Algérie, coupables, apparemment, d'avoir participé à la destruction de l'ozone au même titre que les tirs Chinois – mais on laissa tranquilles les amis Russes, intouchables et vénérés rois sibériens du pétrole.

Que cela fût vrai ou faux importait peu, à ce stade ; il fallait d'abord que se vidassent les sacs à rancunes. Et pour se vider, ils se vidèrent ! Une vraie tripaille, étalée fumante en vrac sur le noble marbre et les belles moquettes du siège de l'ONU à New York. Les délégués regardaient ça les yeux ronds ; on leur ordonnait de dire des choses vraiment pas ordinaires.

Comme tout le monde avait des choses à se reprocher, on opta, assez vite, pour la bonne vieille solution du « qui est le plus infâme ? » Généralement, c'est notre ami le baudet qui s'y colle.

*Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
(Etcœtera, etcœtera, tête-moi le bras et dis-moi si c'est gras)
Faisait aux animaux la guerre.*

Le jeu de massacre ; personne n'y jouait encore, mais ça viendrait puisqu'il venait d'ouvrir. Les premiers badauds s'approchaient. Devinez qui, devinez quel peuple ferait le baudet ? Allez, quoi, c'est facile ! C'est toujours la faute aux... ? Ah non ce n'est pas aux Nègres, quelle drôle d'idée ! Ni aux Arabes, non non, bien essayé, mais c'est pas eux, désolé ! Allons, personne ne sait, vraiment ? Je ne vous crois pas... Mon Dieu les hypocrites !

Donc !

Ici l'on s'engouffra dans les mosquées, là dans les églises ; les prêtres ne calmaient personne, et bien souvent excitaient les fidèles, comme c'est l'usage dans la profession quand une page se tourne.

Alors les gouvernements fermèrent ici les mosquées, là les églises. Ce qui mécontenta les croyants de tout poil, et leur donna, parbleu, des objectifs !

En Égypte, on se rua sur les Coptes. Ailleurs on se rua sur les mangeurs de porcs, sur les youpins, sur les bicots, les termites, les sales négros, les immondes chrétiens buveur de sang, les infects juifs tueurs d'Arabes. On se rua sur les chiites, sur les sunnites, mais d'abord sur les femmes. On se rua sur

l'alcool, sur les Tchétchènes de Moscou, sur les Turcs de Berlin, les Arméniens d'Ankara. Pour échapper à la lumière maintenant mortelle qu'irradiait le Soleil, on se rua dans les métros, dans les trains, dans les caves et les réserves des magasins. Et les armées, la tête perdue, tiraient sur tout ce qui se ruait.

À Paris, les émeutes furent d'abord modérées, tandis que de grands nuages roux montaient déjà de la banlieue. Mais Londres fut envahie de misérables qui se vengèrent cruellement en saccageant la City, sinistre symbole de l'égoïsme légal et tout-puissant, des salaires à six chiffres, du pillage autorisé.

La préfecture de Marseille fut la première à être démantelée, et brûlée ; le préfet, « valet du gouvernement »... La Canebière et ses environs furent le théâtre d'affrontements sanglants entre bandes barbares, ce qui poussa un énorme amas de peuple à chercher refuge sur les îles. Les navettes furent prises d'assaut ; il y eut des abordages et des trous dans les coques, il y eut des chavirements ; des marins sautèrent à l'eau pour échapper aux passagers. Des chiens fous mordaient les gens sur les quais, des dames se tapaient dessus à grands coup de pancartes, des enfants balançaient dans la foule des oursins prélevés sur un étal renversé. Le poissonnier hurlait, tombait dans l'eau, se noyait entre deux bateaux de plaisance qui s'écartaient poliment.

Paris en fin de journée : le forum des Halles et la fontaine du boulevard Saint-Michel grouillaient de monde ; les restaurants avaient été ravagés, les magasins vidés. Dans le vent, on voyait passer des T-shirts avec des tours Eiffel imprimées, qui allaient s'empaler sur les ferraillements tordus des ruines de la Cité.

Des bateaux coulèrent, des autobus foncèrent dans le tas ; des vélos écrasaient des poussettes, des poussettes dégringolaient les escaliers du Sacré-Cœur, des gens filmaient les poussettes. Les CRS tiraient à Montmartre, pour protéger l'affreuse pâtisserie blanche que trois-mille communards germés de frais voulaient incendier en souvenir des ancêtres.

Dans les salles du Louvre pleines de gens effarés, le conservateur errait désolé devant les tableaux de Delacroix, réfugiés ici après un incendie rue de Fürstenberg l'année précédente ; soleils d'Afrique, vues du Maroc, chameaux et ruelles ; tandis qu'à l'extérieur des explosions commençaient à secouer les quais, que l'on hurlait après l'Inde, après l'Iran, la Chine, le Pakistan, l'Indonésie.

À propos des photographies, qui commençaient à se répandre à son époque, Delacroix constatait qu'elles acceptent tout d'un paysage ; tandis que le peintre filtre, ordonne un sens en accueillant tel ou tel objet, refusant à tel autre son *Dignus est intrare*. Delacroix méprisait, en outre, le mélange du comique avec le pathétique, qu'il jugeait « faute de goût »... En vérité, n'est pas Falstaff qui veut ; il y faut un acteur d'une envergure peu commune. Delacroix pensait, je crois, au ridicule boulevardier ; car il est fort probable que Chaplin ne l'eût pas fait braire, bien au contraire : on peut rire et saigner tout en même temps.

Comme par un fait-exprès, voici que dehors s'égosillait la bêtise crasse. La chute de Zarya avait été comme la rupture d'un des sceaux dans l'Apocalypse de Jean, ce bougon fanatique ; le signal qu'une vanne était maintenant levée, que de l'eau boueuse et polluée allait se déverser là où, pendant des siècles, avaient fleuri des jardins subtils. Un carnaval terrible, une Saint-Barthélémy générale.

Le conservateur entra dans le pavillon Denon. La fureur dehors enflait, cherchait des victimes. Tout lui était bon. Le Louvre, le sourcil un peu hautain derrière ses colonnes, semblait narguer la foule. Celle-ci, prête à mâcher n'importe quoi, telle une de ces photographies stupides que décriait Delacroix, vit dans cette architecture, et dans toutes les coûteuses babioles qu'elle renfermait, on ne sait quel symbole d'aristocratie que, dans ses errements, elle associa aux responsables du désastre. C'en était presque risible à contempler. Des bouteilles furent lancées contre les vitres blindées. L'enceinte fut envahie. Alors le Musée décida de fermer ses portes. On refoula d'abord les visiteurs, qui allèrent se faire tabasser dehors. Voyant ceci, le conservateur changea ses projets, et fit aménager un asile sous la Cour carrée, tandis que partout descendaient les herses ; mille-huit-cent personnes s'y réfugièrent tandis que des émeutiers catapultaient sur les toits du palais les premiers engins incendiaires.

*Le Lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune ;
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux,
Peut-être il obtiendra la guérison commune.*

En attendant de le découvrir, ce fameux coupable expiatoire qui avait tant fait de mal, les prisons se vidèrent absolument, à commencer par les gardiens, sauf cas exceptionnels en Asie et dans certains autres coins reculés du monde, où l'on procéda d'abord, parfois, à un nettoyage prophylactique. Les aéroports se vidèrent aussi, personne n'ayant une très forte envie de se rapprocher des cieux avant l'heure. De toute façon, on n'eût pas trouvé de pilotes. Les raffineries, les centrales nucléaires furent inondées de soldats. Les gares furent fermées.

Dans l'indifférence générale, les règlements de comptes pullulèrent, entre bandes, entre tribus, entre ethnies. Et puis entre pays, à commencer par le Proche-Orient, toujours prompt à s'embraser : une sombre histoire de centrale solaire bombardée en représailles à des roquettes tombées sur un marché, parce qu'une incursion militaire avait tué vingt-sept gamins et trois activistes d'un groupe armé responsable d'une cinquantaine de meurtres en vengeance de plus anciennes tueries encore, à l'origine desquelles on trouvait, entre autres raisons sacrées telles que le droit à exister, un âne cratérisé par Israël.

Un poil plus au nord, un ministre fut haché menu dans sa Golden-Midal pourtant blindée. Alors des foules incendièrent non pas les représentations du pays vraisemblablement coupable, mais celles, toutes neuves, du voisin du sud ; lequel s'offusqua qu'on osât ainsi l'accuser injustement, et traversa bientôt la frontière pour rétablir l'ordre lorsqu'il se fût reçu quelques missiles.

À la suite de quoi chaque État se sentit obligé de prendre parti : l'Occident râla après le pays bombardé, qui tapait comme un sourd sur le pauvre voisinage, lequel, la bave aux lèvres, appelait de son côté à la guerre générale contre la Chrétienté, qui n'achetait presque plus de pétrole et interdisait aux Arabes d'avoir de l'électricité... Car sinon, pourquoi faire détruire des panneaux solaires ? Ce qui prouvait sans contestation possible sa duplicité.

En retour, la Very Christian America¹ décida de massacrer tous les musulmans des USA, ses ennemis naturels qui ne pouvaient qu'être d'immondes intégristes, surtout les musulmans pauvres. Alors, les blancs du monde entier furent tenus pour de sales chrétiens sanguinaires, y compris les athées, y compris les bouddhistes, jusqu'aux adorateurs du cidre doux, vive les Bretoux.

Les premiers à crever furent des soldats de la paix Pakistanais et Suédois, fort peu chrétiens en général mais personne n'en était plus à ces minuties ; les uns étaient des traîtres à leur foi, et les autres blondins d'abominables valets de Satan. Cela suffisait. Après quoi, tout devint on ne peut plus simple.

Deux guerres saintes furent lancées sans autres déclarations que leurs discours introductifs. En attendant la fin des périodes oratoires, Moscou faillit être vitrifiée par des missiles ul-Haq lancés depuis l'Afghanistan Khalis, et des pirates somalis torpillèrent deux frégates Françaises. Un peu partout, des guerres civiles se développèrent à la vitesse d'un virus dans le métro.

III

Quelqu'un a-t-il une crampe ? Non ? Bravo ! Je continue...

Quand le crépuscule étendit enfin son aile clémente sur la Terre affolée, les choses se calmèrent un tantinet : les télévisions lancèrent des lois martiales, des exhortations au calme, et il y eut même des gens qui parlèrent de réfléchir. On ferma les autoroutes, on posta des soldats aux carrefours. Des engins de travaux publics déblayèrent les grandes artères, et la nuit fut illuminée par les gyrophares. La plupart du temps, les foules rentrèrent chez elles, laissant la place aux pillards quand il y en avait, lesquels étaient souvent mieux armés que les flics. On retrouva ici l'ambiance des premières nuits napstériennes.

Les citoyens qu'aucun méfait n'attirait avaient le sentiment de vivre les derniers jours du monde tel qu'ils le connaissaient. Imaginez un astéroïde, un Terminator, dont vous savez qu'il frappera dans peu de jours : je suis certain qu'une très grande majorité de gens, que le mal n'attire pas, décideraient de ne plus s'en faire, et de vivre le peu de temps qui leur reste à se distraire, et peut-être à se réjouir, en pratiquant la politesse par pur souci d'élégance, et aussi par compassion.

C'est ce qui se passa tout d'abord en Hollande : à Neuw Amsterdam, un pique-nique nocturne regroupa huit-mille dîneurs sur la barrière d'Almere. Ils contemplèrent la Lune, lumineuse comme un halogène. Les télés retransmirent l'événement, qui lança, sur les traces de la nuit parcourant le monde, une vague de fêtes douces, tristes, crépusculaires... Pas partout, évidemment, mais dans beaucoup d'endroits on sanglota, on but, et l'on s'entrepardonna en regardant, quand elle passait, l'Étoile.

1 VCA : secte d'extrême droite, très influente au Congrès, et dont le drapeau flotta sur vingt-trois des États de l'Union, à côté de celui de la Scientophobie, areuh.

La détresse fut la plus grande dans les pays développés, qui avaient beaucoup à perdre. Elle fut moins visible, plus disséminée, dans le Tiers-Monde ; là, bien souvent, l'irréparable avait été commis depuis des lustres. Mais avec le matin monta de toute part la crainte flamboyante de la famine : quelle plante, désormais, pourrait survivre aux effets dévastateurs de la lumière ?

Trois industriels asiatiques se concertèrent, pour concevoir, fabriquer et distribuer le plus vite possible et au meilleur prix des films étirables anti-UV, à déployer au-dessus des champs. Ils trouvèrent des crédits presque à l'instant. C'était le mois d'août ; dans l'hémisphère Nord, deux récoltes avaient déjà été fauchées ; mais dans le Sud, qui sortait à peine de l'hiver, comment les plantes passeraient-elles le printemps ? On pouvait s'attendre à des mutations sévères, et à des ravages gigantesques dans les cultures. Le pire : avec la disparition des céréales C4, grandes consommatrices de carbone, la température allait encore faire un bond, et comment conjurerait-on ce nouveau sort ?

Et la mer ? Et les algues, et le plancton ? Et toute la chaîne alimentaire ?

Les combats marquèrent une petite pause quand on comprit que la végétation utile mourrait dans sa presque totalité, qu'elle fût marine, fluviale, lacustre ou terrestre, et que, pour l'instant, il n'y avait tout simplement pas assez de bateaux pour aller aux récoltes, pas assez d'usines pour traiter les algues qu'ils ramèneraient, et les transformer en boustifaille comestible.

Le choix était simple : soit l'on s'acharnait à régler ces problèmes en jetant toutes ses forces dans la bataille, avec le misérable espoir de bâtir à grands frais de rares forteresses dans lesquelles la vie serait, vaille que vaille, protégée ; soit l'on y voyait un châtement, et l'on s'érigeait d'abord en redresseur de torts, avec l'idée d'aller punir les coupables avant que Dieu ne s'y mît.

L'opinion humaine se partagea entre ces deux options ; ce qui eut pour effet qu'aucune guerre véritablement générale ne démarra ce jour-là, mais qu'on fit tout à moitié, dans l'urgence, et de travers.

Ceci dit, les armes – et c'est logique – obtinrent les résultats les plus spectaculaires, loin devant le score réalisé, dans les auditoriums et les salles de réunion, par les gens qu'on avait mis là dans l'espoir qu'ils ébaucheraient un plan de sortie de crise. Toutes les discussions engagées à l'ONU furent encrassées par les nouvelles des conflits en cours : le bruit des explosions, et leurs conséquences, empêchaient de réfléchir au sort du blé et du riz.

À chaque instant, une délégation apprenait quelque chose qui la mettait en rage, et le siège de New York retentissait d'injures, de réclamations, sans jamais accoucher de rien d'utile. Les dieux là-haut regardaient l'espèce humaine se débattre. Pas un, cette fois-ci, pour défendre la cause de ces petits misérables : les justes périraient avec les autres, ou bien tous ensemble se débrouilleraient pour survivre. C'est ainsi, dit-on dans les cieux, qu'une race sort de l'enfance.

Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence

L'état de notre conscience.

Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons

J'ai dévoré force moutons.

Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense :

Même il m'est arrivé quelquefois de manger

Le Berger.

*Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter selon toute justice
Que le plus coupable périsse.*

(C'est le lion qui veut nous émouvoir, ne nous laissons pas faire !)

Ces premières quarante-huit heures firent dans les vingt-huit millions de morts (pas vraiment les plus coupables), qui toutes avaient été dues à la panique, à la colère, à la peur, au racisme. Avec tous ces cadavres, un problème sanitaire sans précédent allait se poser. Conséquence : une guerre de l'eau allait tôt ou tard éclore... Les plus malins, qui étaient les plus armés, prirent les devants, mais les retardataires ne s'avouèrent pas vaincus. Bientôt ce fut la foire d'empoigne, qui démarra au Proche-Orient : Syrie, Turquie, Israël, Cisjordanie et Jordanie buvaient aux mêmes sources, et buvaient trop.

Conséquence de la conséquence : malgré le tassement des combats sur des fronts plus ou moins stabilisés, le troisième jour fit douze millions de morts supplémentaires quand les humains prirent conscience qu'on ne devait pas laisser les réserves d'eau, ici entre les mains des truands et des dictateurs, là entre celles des civils et des ONG, ou, ailleurs, au pouvoir des États ennemis. Même les femmes s'y mirent, car elles avaient charge de famille et n'auraient su rester sans rien faire en regardant les hommes se débrouiller seuls. On assista ainsi, chez les mamans, à des prodiges de férocité oursesque qui provoquèrent chez les maris parfois des glapissements d'indignation devant cette manifeste usurpation de rôle.

Pour finir, les truands et les dictateurs s'emparèrent de l'eau là où ils ne la possédaient pas encore, car il est juste qu'il en soit ainsi, et de nouveaux fronts s'ouvrirent, car l'homme ne sait point partager avec ses adversaires, et quand tout va mal, il ne sait même plus partager avec ses amis.

*- Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
Eh bien, manger moutons, canaille, sottise espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes Seigneur
En les croquant beaucoup d'honneur.*

La disparition du bouclier UV eut une conséquence intéressante : la plupart des combattants qui se ruèrent à l'assaut des bastions de l'iniquité, de l'oppression ou de la mécréance, n'étaient pas équipés pour résister à la simple lumière. Partout où l'on se battait avec la Foi ou la Patrie dans ses bagages, l'éventualité d'attraper un coup de soleil n'était pas de celles à faire reculer un guerrier motivé. Mais l'astre du jour eut vite fait de rappeler à tous que dorénavant lui seul régnait, et que Dieu passait ensuite. Aussi, le quatrième soir, tant à l'est qu'à l'ouest, on changea de stratégie. Quand on en avait les moyens, on décida de laisser parler les automates. On appuya sur des boutons, on tourna des clés.

*On n'osa trop approfondir
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.*

*Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'Âne vint à son tour et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de Moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre...*

Israël, qui a souvent tort quoi qu'il fasse, ne fit rien et en fut bien puni : car, au milieu des massacres de Kurdes, d'Arméniens, de Kashmiris, de Bahá'ís, de Karens, Coptes, Nubiens etc. etc. etc. et quelques grosses pages d'etc, virgule, qui s'épanouissaient dans tous les coins, l'on retint d'abord cette histoire de centrale solaire pulvérisée. Pourquoi ? Nul ne saurait le dire, mais c'est ainsi. Quarante fusées prirent l'air dans le but de vaporiser le petit pays, assassin et victime depuis tant de décennies. Son système anti-missiles en rata quatre. Deux pulvérisèrent Haifa et la mer au large de Tel-Aviv, et ce fut bien fait pour ces sales juifs. Les deux autres tombèrent, l'un en Cisjordanie près du bourg de Hébron et l'autre sur Tyr au Liban : et ce fut encore la faute aux juifs, soupçonnés d'avoir dévié les armes venues les punir, grâce à la science satanique des Américains. Entre-temps, l'État hébreu avait riposté ; ce qu'il n'aurait jamais dû faire, bien entendu. Ce n'est pas parce qu'on vous attaque avec quatre bombes atomiques qu'il faut se sentir le droit d'y répondre par les mêmes moyens.

Car cet âne-ci s'était depuis longtemps équipé de crocs et de griffes, ayant eu dans son passé certaine connaissance des fables, et disposant en outre d'un absolu je-m'en-foutisme à propos du jugement des autres ; sa devise était celle des chats : *cause toujours, je continue*. Vraiment pas commode.

Quand la Perse explosa sous les coups de sabot de la vilaine bête, les hurlements de malédiction se levèrent de partout. La Syrie et la Libye, sans s'être concertées, balancèrent la sauce sur la flotte américaine qui croisait à l'est de Chypre ; des fusées s'élevèrent dans le ciel du Soudan, surprenant tout le monde, et remontèrent la Mer Rouge.

L'Europe, consternée, distribua des blâmes, bloqua ses frontières, hérissa ses défenses. Tripoli et Damas furent rasées dans l'heure qui suivit.

Puis les soldats de l'ONU moururent tous, partout, en huit minutes, tandis que les missiles soudanais frappaient le sud d'Israël, qui n'avait plus rien pour les détruire. Dans les églises, les gens priaient et relisaient les bons passages. Le Seigneur allait venir sur sa nuée. Il y aurait même des éclairs, et la terre serait ébranlée. Les morts jailliraient en déclamant des alexandrins.

En somme, Sn2033b était devenue un événement presque mineur, et les esprits ne s'occupèrent plus que de faire cesser les attaques de l'ennemi, quel qu'il fût. Le mois suivant fut tout entier consacré aux destructions de masse. Les plus sages étaient les plus détruits.

IV

L'humanité vécut là une régression express, qui l'amena, encore vivante en majorité, au-delà du sombre seuil. Elle s'y tenait, entre les deux rideaux ; la moisson allait pouvoir commencer. En ces jours, dit l'Apocalypse, les justes seront piétinés, ignorés et poursuivis. Chez les Hébreux, on savait que le Messie ne pourrait venir avant que tous les saints ne fussent redevenus comme des bêtes, avant qu'il n'y eût plus de différences entre le criminel et l'homme droit.

Certains êtres refusaient toujours de sombrer, de servir le mal ; ils s'accrochaient aux livres et aux maximes, ils n'abandonnaient pas Montaigne, ils rêvaient après Franklin, ils invoquaient les mânes de Spinoza, d'Albert Jacquard ; mais ils perdaient du terrain. Pour les autres, les jeux étaient faits : de piètres Hominidés sans plus d'états d'âme, la conscience balancée aux ordures, le cerveau en rideau.

Sur la planète, vaste purgatoire, le minerai repassait lentement au four pour une ultime purification ; en sortirait un peuple recuit, indestructible. Ou peut-être que non ; peut-être que rien ne sortirait plus jamais de cet endroit, à part des légions d'insectes blindés et amphibies.

Car les biologistes vous diront que ceci, tout ce foutoir de dingues, n'est que le résultat d'innombrables facteurs *limitants* qui avertissent une population en expansion qu'elle est près d'atteindre son maximum, et que dorénavant chaque nouveau pas en avant se fera par différence minime entre des milliards de morts et des milliards de nouveaux-nés, plus quelques centaines.

Une fonction *sigmoïde*, c'est à dire dont la courbe est en forme de sigma, montre la croissance d'une population quelconque au cours du temps. Bactéries, algues unicellulaires, exemplaires d'une pensée imbécile, pantalons, chapeaux, bidules électroniques, gestes, usages, prénoms, tout est bon pour la fonction : au début il y en a peu, mais l'algorithme de croissance est là, que rien ne peut démentir ni contrarier jusqu'à un certain seuil qui est fonction de l'action de la population sur l'extérieur, et *vice versa*.

En gros, et avant de détailler, voici de quoi il s'agit : barboter tout seul dans une baignoire, c'est correct ; à deux, ça peut être le paradis ; à trois c'est bizarre, à quatre c'est le purgatoire, à cinq c'est l'enfer tout cru.

Nous voyons tout de suite que la primitive d'une sigmoïde ressemble assez à la demi-période d'une sinusoïde, à quelques détails près. Imaginez une machine qui prend de la vitesse : au début le rendement est pourri, car il faut ébranler la masse, et les rapports se font au détriment de l'efficacité. Puis vient une plage où l'accélération se fait pour ainsi dire sans y penser, et c'est le bonheur tout bleu, vous êtes collés à vos sièges, vous criez de plaisir. Puis vient l'affreux moment où le moteur hurle à s'étriper les pistons sans que l'on gagne plus qu'un malheureux petit kilomètre à l'heure. Placez en X le temps, en Y la vitesse, tracez la courbe : vous obtenez une sigmoïde.

Sur le même graphique, placez en X le temps, en Y l'accélération mesurée, tracez la figure : se dessine une espèce de courbe de Gauss.

Et voici maintenant le destin d'une fonction dont la valeur suivrait une croissance sigmoïde : après avoir longtemps peiné au sommet, si elle n'y prend garde, elle pourrait bien dévaler la pente de l'autre côté, en décrivant l'exact miroir de la courbe de montée. Une ondulation ! Poil aux petits photons. Et la courbe de la primitive ressemblera au tracé d'une secousse sismique.

Démonstration : soit une population de N objets se répandant, par exemple par mitose, dans un marigot d'un volume fini. La fonction « mitose » est :

$$m(t) = 2^t.$$

À $t=0$, il n'y a qu'un seul objet, qui sera le père de tous les suivants. À $t=1$, il se dédouble, et les voici deux. À $t=2$ ils sont quatre, à $t=3$ ils sont huit à la puissance trois, ce qui donne huit ; puis seize, trente-deux, soixante quatre, cent-vingt-huit, deux-cent-cinquante-six, cinq-cent-douze ! Croissez et multipliez.

À $t=10$, $m(10) = 2^{10} = 1024$, un chiffre bien connu. Quatre secondes après, nous avons $m(14) = 16384$! Et huit seconde plus tard, nous avalons déjà les millions ; six secondes encore et c'est devenu astronomique ; plus que quelques générations et les confins de l'imaginable seront atteints.

Dans un monde infiniment ouvert, la fonction tendrait très rapidement vers l'infini, et ne se laisserait jamais d'y tendre. Mais dans un marigot, plusieurs choses arrivent : tout le territoire vivable finit par être occupé, les réserves de nourriture s'épuisent, on barbote dans la crotte, l'espace vital individuel tombe en-dessous du tolérable... Le résultat, ce sont des séries d'hécatombes, compensées par des légions qui naissent, et qui meurent, et qui se décomposent, et qui polluent. Hécatombes se succédant, de plus en plus faménales, jusqu'au vertige.

Si la population trouve un *modus vivendi*, elle se stabilisera et vivra heureuse très longtemps avec un nombre raisonnable d'enfants ; si elle est cinglée, c'est à dire intégriste, ignare ou je ne sais quoi encore de bien taré, genre avide de fric et de puissance, elle chaussera ses skis en grinçant des dents, déclarera « moi d'abord, et après moi le déluge ! », et se jettera dans la super pente de l'autre côté du sommet pour un super schuss en direction des super poubelles de l'Histoire, et ce sera super.

Les prophètes qui causaient jadis de la croissance, et qui disaient « nous allons dans le mur ! il faut freiner de toute urgence ! » etc. n'avaient pas tout à fait tort : sauf que ce n'est pas un mur. C'est juste le sommet d'un toboggan.

Vous vous rappelez qu'avant le déluge, le Titan Prométhée raconta tout à son humain préféré, en contournant l'interdiction lancée par le grand Boss, grâce à des roseaux enregistreurs.

Or, dans les religions terriennes, on trouve aussi, à leur origine, des roseaux. Des roseaux qui, avec leurs mots de roseaux, ont diffusé la parole reçue, et comprenez qui pourra. Malheureusement, une fois les roseaux disparus, les gens s'entretuèrent à leur sujet : mon verset du roseau est plus authentique que le tien, et *tutti quanti*.

L'on ne va pas contre sa nature sans dommage : les mythes affirment que nous sommes des hommes de boue ; il nous faut donc des choses bêtes, des combats simples ; toute parole un tant soit peu élevée n'aboutira qu'à de nouvelles furies destinées à la faire rentrer dans la moulinette ordinaire. Les prophètes pourraient bien avoir parlé dans le vide, tous tant qu'ils sont.

Ce que fit Prométhée, avec son feu, c'est de mettre, dans nos corps de bêtes, des pensées d'anges... Mais quel mélange ! D'où, fatalement, quelques conflits internes, et des victoires aboutissant à une séparation difficile à vivre : par exemple, d'un côté les excités qui refusent toute valeur à ce qui n'est pas de leur clocher, de l'autre ceux qui veulent comprendre et qui s'interrogent à tout propos. D'un côté des prosélytes qui rejettent en bloc tout autre chant que celui de leur roseau, de l'autre des tièdes qui écoutent et acceptent d'imaginer que chacun a des choses excellentes à dire à tous.

D'un côté, une tribu de gens *encore un peu Welches*, comme a dit Voltaire, prêts à se battre pour des histoires de cul, de bouffe, de drapeau ; de l'autre, des particuliers qui se veulent citoyens du monde, et s'emploient à ce que cul et bouffe ne soient plus des raretés, et à ce que les drapeaux disparaissent. Plus, à tout moment, en chacun de nous, le combat entre ces deux forces ; tandis qu'un animal, avec son petit cerveau non dopé, n'est pas soumis à de telles pressions.

Multinationales agressives, dictateurs famélieux, tyrans insatisfaits... Stupide, maudite folie des grandeurs ! Blabla sempiternel qui nous hallucine et nous fouette... Pyramide de singes gesticulants, enfermés dans une fosse en béton, acharnés à s'entretenir dans le but d'atteindre le premier un distributeur de bananes qu'on aura pendu au-dessus d'eux, hors de leur portée, pour donner à rire aux spectateurs innocents qui ne voient pas que l'on se fout de leur gueule en leur montrant ce qu'ils sont, et la place qu'ils occupent au sein de la pyramide.

Ou remplacez l'attrait de la banane par la terreur de l'eau qui monte, et placez un grillage tout en haut. Riez bien, et regardez-vous boire la tasse en combattant pour respirer une goulée de plus que votre voisin. Surtout, n'allez rien inventer, ne bâtissez aucune stratégie collective pour décapsuler le grillage, ou bloquer l'eau. Battez-vous, bande de couillus, et perdez.
Bon : Minuit une ! Il est temps d'aller au fond des choses...

